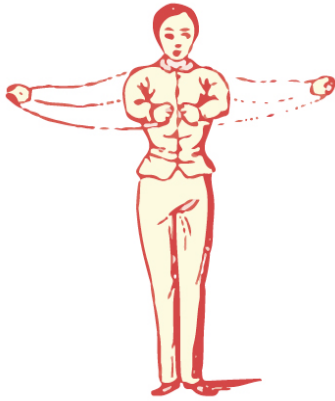


La place de l'analyste, de l'idéal à l'objet

Jean-Louis Gault



Nous allons commenter deux chapitres du Séminaire de Lacan sur le transfert, intitulés « Glissements de sens de l'idéal » et « L'identification par "ein einziger Zug" ». Ces deux chapitres appartiennent à la dernière partie du Séminaire, que Jacques-Alain Miller a placée sous le titre « Le grand I et le petit *a* ». Deux points sont abordés dans ces leçons. Premièrement, celui de la position de l'analyste dans la direction de la cure. Deuxièmement, la distinction entre moi idéal et idéal du moi. Au moment où Lacan parle, en 1961, la position de l'analyste est située, par les analystes, comme devant être celle de l'idéal du moi. Lacan relève qu'il existe chez les psychanalystes une confusion entre ce registre de l'idéal du moi et celui du moi idéal. Il lui appartient donc d'éclairer la distinction à faire entre idéal du moi et moi idéal, pour ensuite dire quelle doit être la place de l'analyste dans la direction de la cure.

Le tournant des années vingt

Après deux décennies de pratique analytique, Freud a commencé à se rendre compte que, passées les premières années de découvertes, les interprétations si fécondes du début tombaient désormais à plat. Il est amené à reconsidérer ses conceptualisations initiales, et à partir de l'année 1920 il rédige une série de textes très importants, sur l'au-delà du principe du plaisir, sur la pulsion de mort, sur la psychologie des foules et sur le moi et le ça.

Lacan souligne que, dans ce contexte de fléchissement des effets de l'analyse, les analystes, prenant appui sur les articles de Freud sur le moi et le ça, considèrent qu'il faut procéder à une révision de la théorie et de la technique analytiques en mettant en question les premières élaborations freudiennes. La cure analytique conçue jusqu'alors comme un déchiffrement de l'inconscient est une impasse. Il convient désormais de redonner toute sa place à un moi dont l'importance avait été trop négligée. La cure analytique doit être une analyse du moi, et l'analyse reconnue pour ce qu'elle est véritablement, c'est-à-dire une psychologie du moi. Lacan rejette cette interprétation de la crise des années vingt, qui tourne le dos à la spécificité de la découverte de l'inconscient. Voici ce qu'il en dit : « Mais, observez-le bien, les structures subjectives qui correspondent à cette cristallisation nouvelle, elles, n'ont pas besoin d'être nouvelles. »¹ Cette cristallisation nouvelle, c'est le fait de nommer certaines instances psychiques : moi, surmoi, ça : « Je parle de ces registres ou degrés d'aliénation, si je puis dire, que nous pouvons spécifier dans le sujet, et qualifier par exemple sous les termes de moi, de surmoi, d'idéal du moi. Ce sont comme des ondes stables. Quel que soit ce qui se passe, ces effets mettent en recul le sujet, l'immunisent, le mithridatisent par rapport à un certain discours. Ils empêchent de mener le sujet là où nous voulons le mener, c'est à savoir à son désir. »² Lacan considère que ces références au surmoi ou au ça, et la direction de la cure analytique centrée sur le moi, recouvrent la dimension propre du sujet, et font obstacle à ce qui est l'essence de l'entreprise, qui est de mener le sujet à son désir.

Deux exemples cliniques sont avancés par Lacan pour éclairer la différence qu'il fait entre ce que sont l'idéal du moi et le moi idéal. À la fin de la leçon XXIII, Lacan évoque un patient masculin³. Le moi idéal est représenté par le fils de famille au volant de sa petite voiture de sport. Avec son bolide

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2001, p. 395.

² *Ibid.*, p. 395.

³ Cf. *ibid.*, p. 401.

il fait le malin. Il exerce son sens du risque. Cela, c'est le moi idéal, c'est-à-dire l'image que cet homme donne, se donne à lui-même et donne de lui-même. Lacan se demande : « Est-ce tant pour attraper une gamine ? » Non, ce n'est pas l'essentiel, dit-il : « Le désir importe peut-être ici moins que la façon de le satisfaire. »⁴

Ce n'est pas que cet homme veuille faire la conquête d'une femme, c'est de savoir par où il passe pour la séduire. De savoir qu'un homme veuille faire la conquête d'une femme, après tout, c'est assez général, ce n'est pas une grande découverte. De dire qu'il fait ça pour conquérir une femme, cela n'explique rien. Ce qui est important, c'est la voie qu'il emprunte, comme moi idéal, pour assurer cette conquête. Lacan rapporte ce moi idéal à une identification phallique, imaginaire : « Pour tout dire, de ce côté-là, qui est celui où le moi idéal vient de prendre sa place dans le fantasme, nous voyons plus facilement qu'ailleurs ce qui règle la hauteur de ton des éléments du fantasme, et qu'il doit y avoir quelque chose ici, entre les deux termes, qui glisse, pour que l'un des deux puisse si facilement s'élider. »⁵

Entre les deux termes du fantasme ($\$ \diamond a$), quelque chose se glisse et vient élider le second terme. Le terme qui est élidé, c'est l'objet *a*, tandis que, poursuit Lacan : « Ce terme qui glisse, nous le connaissons. Nul besoin ici d'en faire état avec plus de commentaire, c'est le petit *phi*, le phallus imaginaire. Et ce dont il s'agit, c'est bien de quelque chose qui se met à l'épreuve. »⁶ Lacan décrit ici l'impasse du sujet masculin embarrassé par son identification phallique imaginaire.

Qu'est-ce que l'idéal du moi ? se demande alors Lacan. « L'idéal du moi, qui a le plus étroit rapport avec le jeu et la fonction du moi idéal, est bel et bien constitué par le fait qu'au départ, s'il a sa petite voiture de sport, c'est parce qu'il est le fils de famille, qu'il est le fils à papa »⁷. Cette position de moi idéal est référée à un idéal du moi familial : une famille fortunée, avec un père qui accorde beaucoup d'importance à toutes les valeurs matérielles. Ce sont eux qui lui ont acheté sa petite voiture de sport. Il habite un quartier huppé, il fréquente des endroits très chics. Ce moi idéal se déplace dans ce milieu qui est réglé par l'idéal du moi familial, la référence par rapport à laquelle il se situe. Il se fait voir au volant de sa petite voiture de sport parce qu'il se réfère à un idéal du moi où la voiture de sport a sa place, sinon, il prendrait une moto, ou il se laisserait pousser la barbe très longue. S'il avait un autre idéal du moi, il aurait un autre moi idéal.

Lacan prend ensuite l'exemple de Marie-Chantal. Aujourd'hui nous ne savons plus qui est Marie-Chantal, mais en 1961 tout le monde savait. Marie-Chantal, ce n'est plus le fils à papa, c'est la fille à papa. Elle est dans une autre position, elle s'inscrit au parti communiste. À l'époque, pour faire *chier* le père, comme dit Lacan, on s'inscrit au parti communiste. On a la carte du parti, moi idéal, mais en référence au père. Cela ennuie le père, qui est un grand industriel, qui craint que le parti communiste ne mette la main sur son capital. Dans ces années-là, le parti communiste recueillait 25 % des voix aux élections.

Ce que souligne Lacan, c'est que pour que cette affaire d'idéal du moi fonctionne, il faut introjecter le signifiant paternel, il faut intérioriser cet idéal du moi. Il faut l'introjecter pour deuxièmement pouvoir « s'extrojecter ». Si le sujet a à disposition cet instrument symbolique qu'est l'idéal du moi, il n'est pas complètement noyé dans l'idéal paternel. S'il a l'idéal du moi en main, il peut s'en servir, pour s'extraire de l'ombre du père.

Au contraire, quand le sujet n'a pas cet opérateur de l'idéal du moi, nous nous trouvons dans ces cas où le sujet est complètement inclus dans le fantasme de l'Autre et donc dans l'idéal de l'Autre. « Mais disons bien que l'une et l'autre, Marie-Chantal et le fils à papa au volant de sa petite voiture, seraient tout simplement englobés dans le monde organisé par le père, s'il n'y avait pas justement le signifiant *père*, qui permet, si je puis dire, de s'en extraire pour s'imaginer le faire chier, et même pour y arriver. C'est ce que l'on exprime en disant qu'il ou elle introjecte en l'occasion l'image paternelle. N'est-ce pas aussi dire que c'est l'instrument grâce à quoi les deux personnages,

⁴ *Ibid.*, p. 402.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

masculin et féminin, peuvent s'extrojecter, eux, de la situation objective ? L'introjection, c'est ça, en somme – s'organiser subjectivement de façon à ce que le père, en effet, sous la forme de l'idéal du moi pas si méchant que ça, soit un signifiant d'où la petite personne, mâle ou femelle, vienne à se contempler sans trop de désavantage au volant de sa petite voiture, ou brandissant sa carte du Parti communiste. »⁸ L'introjection de l'idéal du moi est ce qui permet au sujet une certaine liberté de manœuvre par rapport à la référence paternelle.

Lacan évoque enfin le cas d'une patiente très originale, dont il dit qu'elle était une femme mariée, qu'elle avait de nombreuses liaisons, mais qu'elle prenait la précaution de ne pas voir pousser des cornes sur le front de son mari : « Disons qu'elle prend plus que des libertés avec les droits, sinon les devoirs du lien conjugal et que, mon Dieu, quand elle a une liaison, elle sait en pousser les conséquences jusqu'au point le plus extrême de ce qu'une certaine limite sociale, celle du respect offert par le front de son mari, lui commande de respecter. »⁹ Il s'agit pour elle de respecter le front de son mari. Ce qui est surprenant, ce que note Lacan, c'est que cette femme, qui semble prendre quelques libertés avec le conformisme social, tient à ce que son analyste soit d'un conformisme moral absolu. Et comme lui, le Dr Lacan, a une vie un petit peu atypique, il précise : « Si j'avais eu la maladresse d'approuver tel de ses débordements, il aurait fait beau voir ce qui aurait résulté. Bien plus, ce qu'elle pouvait entrevoir de telle atypie de ma propre structure familiale [...] n'était pas sans ouvrir pour elle toutes les profondeurs d'un abîme vite refermé. [...] elle me signalait à chaque occasion tout ce dont, me concernant, elle ne voulait rien savoir. »¹⁰ Nous savons par exemple que, quand Lacan a soutenu sa thèse, il était accompagné de deux femmes, son épouse et sa maîtresse. « Que veut dire cette exigence de conformisme moral ? [...] Eh bien, à considérer la vraie dynamique des forces, c'est ici que l'analyste a son petit mot à dire. Les abîmes ouverts, on pouvait en faire comme de ce qu'il en est pour la parfaite conformité des idéaux et de la réalité de l'analyse. Mais je crois que la chose qui devait être maintenue en tous les cas à l'abri de tout thème de contestation, c'est qu'elle avait les plus jolis seins de la ville. »¹¹

Cette référence est amusante. Elle l'est, mais au-delà, elle touche quelque chose de très intime, qui doit être préservé de toute contestation. Lacan ne nous dit rien de la suite de l'analyse, mais cela n'a sans doute rien à voir avec les questions de conformisme social ou les règles de la vie conjugale, qui fonctionnent comme autant d'idéaux. Au-delà des idéaux et du conformisme moral, la référence aux seins nous indique la fonction de l'objet petit *a*, dont la patiente tenait tant à préserver le caractère précieux.

Idéal du moi et moi idéal

Dans la leçon XXIV, Lacan poursuit son élaboration de la distinction entre idéal du moi et moi idéal. Pour cela il va se servir de son schéma optique, qui est une extension du dispositif du stade du miroir.

Au stade du miroir, le jeune enfant est face à son image. Son œil lui offre la perception de l'image complète de son propre corps. Mais cette image est étrangère à la réalité de son organisme, plongé encore dans le morcellement de son immaturation neurologique. Elle ne correspond pas à ce qu'il est à ce moment-là. Le jeune enfant est capable de reconnaître son image dans le miroir, entre douze et dix-huit mois. Il s'amuse devant cette image, il jubile, il a une grande satisfaction, mais lui-même est encore dans un état d'incomplétude. La myélinisation du système nerveux n'est pas achevée, ses mouvements sont encore maladroits, la station debout et la marche ne sont pas assurées. L'image dans le miroir gardera ainsi toujours un caractère étranger à l'intérieur du sujet. C'est avec cette image qu'il va constituer son moi idéal. Ce schéma est insuffisant, il doit être complété par l'intervention de l'Autre.

⁸ *Ibid.*, p. 402.

⁹ *Ibid.*, p. 403.

¹⁰ *Ibid.*, p.404.

¹¹ *Ibid.*

Dans la scène du miroir, l'enfant n'est pas seul face à son image. Devant le reflet que lui renvoie le miroir il est dans les bras de l'Autre. Que se passe-t-il à ce moment-là ? L'enfant tourne son regard vers l'Autre. C'est à ce niveau qu'intervient un élément supplémentaire qui complète le schéma du miroir. De l'enfant placé seul devant le miroir, nous disons qu'il se voit. À vrai dire il ne se voit que pour autant qu'il se regarde avec les yeux de l'Autre. Faute de cet Autre, il serait comme la montagne qui ne reconnaît pas son reflet dans l'eau du lac. L'Autre est présent dans l'expérience de l'enfant qui jubile devant l'image que lui renvoie le miroir. Il n'y a pas simplement son rapport solipsiste à l'image, il regarde l'Autre qui regarde son image, et attend de l'Autre un signe, une parole, un geste, pour voir si cette image, elle plaît ou elle ne plaît pas. Le point à partir duquel cette image du moi idéal est regardée, c'est là l'idéal du moi. Dans le meilleur des cas, l'enfant va introjecter l'idéal du moi sous la forme d'un signifiant, et ensuite régler son moi idéal à partir de cet idéal du moi. L'homme au volant de sa petite voiture de sport brille sur la route, parce qu'il est sous le regard de l'Autre. L'Autre l'a voulu comme ça. C'est ainsi qu'il l'aime, en beau gosse, pilotant une petite voiture de sport. À l'opposé, nous avons le témoignage clinique de ce qui se passe quand l'Autre fait défaut, dans l'expérience de l'enfant qui ne se reconnaît pas devant le miroir.

Le schéma optique proposé par Lacan intègre l'instance de l'Autre, celle-ci vient compléter le rapport du sujet avec son image dans le miroir. Dans ce schéma, cette image du moi idéal est placée sous le regard de l'Autre, qui est situé comme idéal du moi. Le schéma est un montage qui associe un miroir concave à un miroir plan. Ces deux miroirs ont des propriétés optiques différentes. Un miroir concave donne d'un objet réel une image réelle. Un miroir plan donne d'un objet réel ou d'une image réelle une image virtuelle.

Le dispositif optique conjugue la fonction de ces deux miroirs. Le miroir concave donne du sujet une image réelle, celle-ci n'est perçue que dans le reflet qu'en fournit le miroir plan. Cette image virtuelle ne peut être vue par le sujet qu'à la condition qu'il occupe, dans le montage, une place définie comme étant celle de l'idéal du moi. Le miroir plan a la fonction de l'Autre, qui renvoie au sujet une certaine image de lui-même, qui est celle de son moi idéal. Dans la relation simple du stade du miroir le sujet est confronté à son image, mais ce qu'il ne sait pas c'est qu'il se regarde depuis la place de l'Autre. Cette fonction de l'Autre est restituée dans le schéma optique.

Le schéma comporte, par rapport au stade du miroir, une seconde variation que Lacan situe au niveau du sujet. Celui-ci est décomposé selon ses deux constituants : une image, enveloppant l'objet petit a qui lui donne sa consistance. Ce qui peut s'écrire dans l'algèbre lacanienne : $i(a)$ sur a . C'est ce qui est représenté dans le dispositif par l'image réelle du vase contenant le bouquet réel des fleurs. Cette image vient se refléter sur le miroir de l'Autre, comme la fleur du sujet dans son habit de lumière.

Cet idéal du moi, ainsi situé, doit être introjecté pour rencontrer son efficace. La question est de savoir en quoi consiste la dite introjection. Il ne peut s'agir d'une consommation réelle, même à considérer l'existence du cannibalisme. L'introjection ne peut être qu'une opération symbolique, que Lacan range dans le registre de l'identification. Il se réfère à l'étude du texte de Freud sur l'identification pour isoler le mécanisme en cause dans l'intériorisation de l'idéal du moi.

Freud distingue trois types d'identifications : l'identification au père, l'identification au symptôme et l'identification hystérique. Il signale qu'au moins pour les deux premières, l'identification se fait par l'emprunt d'un unique trait – *ein einziger Zug* – à la personne à laquelle on s'identifie. Par exemple, Dora est dite identifiée à son père sur la base de l'emprunt de la toux qu'elle fait à son père. Elle est identifiée à son père par ce trait. Freud isole ainsi la fonction distinctive d'un trait signifiant. Le fait, pour Dora, d'emprunter ce trait signifiant au père, est constitutif de son identification au père. C'est sur cette base symbolique que se constitue l'introjection de l'idéal du moi. L'identification symbolique de l'idéal du moi paternel se réalise par l'emprunt, fait au père, d'un unique trait signifiant.

Lacan restitue ainsi la constitution de l'idéal du moi : « Voilà ce qui donne la réponse à la question – le regard de l'Autre, qui, entre les deux frères jumeaux ennemis du moi et de l'image du petit autre spéculaire, peut faire à tout instant basculer la préférence, comment le sujet l'intériorise-t-il ? Ce regard de l'Autre, nous devons le concevoir comme s'intériorisant par un signe. Ça suffit. *Ein*

einziger Zug. Il n'y a pas besoin de tout un champ d'organisation et d'une introjection massive. Ce point grand I du trait unique, ce signe de l'assentiment de l'Autre, du choix d'amour sur lequel le sujet peut opérer, est là quelque part, et se règle dans la suite du jeu du miroir. Il suffit que le sujet aille y coïncider dans son rapport avec l'Autre, pour que ce petit signe, cet *einziger Zug*, soit à sa disposition. Il y a lieu de distinguer radicalement l'idéal du moi et le moi idéal. Le premier est une introjection symbolique, alors que le second est la source d'une projection imaginaire. »¹² C'est sur ces propos que s'interrompt l'élaboration de Lacan sur la distinction à faire entre idéal du moi et moi idéal.

L'implication de l'analyste comme objet petit *a*

Concernant la place de l'analyste, Lacan pose ainsi le problème : « Comment situer ce que doit être la place de l'analyste dans le transfert ? – au double sens où je vous ai dit la dernière fois qu'il faut situer cette place – où l'analysé situe-t-il l'analyste ? – où l'analyste doit-il être pour lui convenablement répondre ? [...] Il n'y a pas coïncidence entre ce qu'est l'analyste pour l'analysé au départ de l'analyse, et ce que l'analyse du transfert nous permettra de dévoiler quant à ce qui est impliqué [...] vraiment »¹³. La position de l'analyste dans la cure est référée au transfert. De l'analyse de Lacan on peut extraire une formule simple : l'analysant met l'analyste dans une position d'idéal du moi ; tandis que l'analyste doit répondre à l'analysant de la place de l'objet petit *a*. De sorte qu'il s'agit de distinguer idéal du moi et objet petit *a*. Dans ces deux chapitres Lacan esquisse une réponse qui va se préciser au cours des Séminaires suivants, pour aboutir à la fin du Séminaire XI, à une claire solution du problème. Pour relever convenablement le défi du transfert où l'analysant maintient l'analyste dans la position d'idéal du moi, celui-ci doit nécessairement occuper la place de l'objet petit *a*.

Lacan distingue le début de l'analyse et son développement. Au commencement, l'analysant situe l'analyste comme idéal. En fait, d'emblée l'analyste est impliqué comme objet petit *a*. Son idéalisation de départ ne fait que recouvrir la réalité de sa position d'objet petit *a*. C'est ce qui va se dévoiler au cours de l'analyse. Au fur et à mesure que la fiction de l'analyste comme idéal se dissout, sa présence d'objet *a* cause du désir s'affirme avec plus de force. La formule de la position de départ est I(A) sur petit *a* : l'idéalisation de l'analyste masque ce qu'il est vraiment pour l'analysant. Au cours de l'analyse, le masque de l'idéal tombe pour laisser place à la valeur d'objet petit *a* de l'analyste. Pensons à la relation amoureuse. Dans l'état amoureux, ce qui occupe le devant de la scène c'est l'idéalisation de l'objet aimé, mais le véritable ressort de l'amour est ailleurs. Il est dans un objet qui se révélera au fur et à mesure du développement de la relation. L'idéalisation couvre ce qu'est véritablement l'objet aimé comme objet petit *a*, cause de l'amour et du désir. Ceci se produit pareillement au sein de cette singulière relation amoureuse qui s'établit avec l'analyste dans l'expérience du transfert. L'analysant découvre alors dans l'analyse sa manière singulière d'aimer.

L'analyste doit régler sa position sur cette structure ainsi définie de l'amour. Voici ce qu'en dit Lacan : « N'est-il pas au moins probable, n'est-il pas sensible qu'il doit, lui, se mettre déjà au niveau de ce *vraiment*, être vraiment à la place où il devra arriver au terme de l'analyse, qui est justement l'analyse du transfert ? »¹⁴ Au terme de l'analyse, se dévoilera la position de l'analyste comme objet petit *a*, à savoir d'objet laissé tomber. C'est une manière de nommer l'objet petit *a* : c'est un objet chu, un objet dont on se sépare. Lacan interprète ainsi l'analyse du transfert. Cela ne consiste pas, comme le faisaient les postfreudiens, à faire découvrir à l'analysant que l'analyste n'est pas son père, ou qu'il n'est pas sa mère, etc. Tout ceci n'est que psychologie. La véritable analyse du transfert consiste pour l'analyste, à occuper la position qui convient, c'est-à-dire celle de l'objet *a*, pour répondre au transfert.

¹² *Ibid.*, p. 418.

¹³ *Ibid.*, p. 389.

¹⁴ *Ibid.*

Les analystes pris en masse dans le groupe analytique

Lacan s'attarde¹⁵ sur un article, issu d'une communication de Ludwig Jekels et Edmund Bergler, lue à la Société psychanalytique de Vienne en 1933, « Transfert et amour »¹⁶. C'est un travail très détaillé que Lacan salue. Quelle est la thèse de ces deux auteurs ? Ils considèrent que la position que l'analyste doit occuper pour diriger la cure est celle de l'idéal du moi.

Lacan situe cette théorie du transfert en relation au mode de fonctionnement du groupe analytique auquel appartiennent ces analystes postfreudiens. On peut comprendre aisément que, s'il y a une théorie qui consiste à dire que l'analyste doit être en position d'idéal du moi, et que celle-ci s'impose comme vérité dans le groupe analytique, les analystes appartenant à ce groupe adoptent cette théorie. Cela est conforme à ce qui doit se passer. L'adhésion à un groupe comporte que l'on se conforme à son orientation générale.

Ce que Lacan fait apercevoir, c'est que, dans cette affaire, les analystes sont pris en masse. Quand l'analyste répond que c'est l'idéal du moi qui doit être sa position dans la cure analytique, il le fait d'une manière massifiée. C'est une réponse collective. Ce faisant l'analyste s'inclut dans un groupe, qui est lui-même orienté par l'idéal du moi.

La structure de la société analytique, l'IPA, est celle de la masse. Lacan utilise le schéma de la foule proposé par Freud, dans son étude « État amoureux et hypnose ». Différents sujets, pris collectivement, répondent d'une seule voix. Ils se règlent tous sur un unique objet extérieur, qu'ils placent en position d'idéal du moi. Un même objet est mis en position d'idéal du moi et ainsi se constitue une masse. C'est ce qu'a connu l'Allemagne à partir de 1933, avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Le parti nazi porté à la tête de l'État a visé à faire de l'Allemagne une seule masse, orientée par le Führer. Le ministre de la propagande de l'époque, Goebbels, s'est attaché à réaliser cet objectif, en faisant en sorte que chaque foyer allemand ait à sa disposition un poste de radio, pour pouvoir entendre quotidiennement la voix du chef. Cet objet petit *a* va être mis en position d'idéal du moi. C'est l'objet vocal, la voix. Dans une véritable hypnose collective, l'ensemble du peuple allemand va être captivé, capté par cette voix et entraîné sur les chemins d'une entreprise criminelle par des ennemis du genre humain.

Lacan considère que la théorie qui situe l'analyste en position d'idéal du moi dans la direction de la cure répond à la structure massifiée du groupe analytique. Dans l'IPA, qui fonctionne comme une foule sur la base d'une conformité à un idéal, chaque analyste s'associe aux autres et regarde avec eux dans une même direction qui est celle qu'indique la doctrine en cours. Ce n'est pas la voix dont il est question ici, ce sont les textes qui circulent et diffusent les idées dominantes. L'idéalisation qui règle le fonctionnement du groupe analytique, conduit à une théorie du transfert où l'expérience de la cure est elle-même conçue comme une idéalisation de l'analyste. La structure du discours analytique est ainsi pensée sur le modèle de celle du groupe analytique, où règne l'idéal.

Solitude de l'analyste dans son rapport à la cause analytique

Cette théorie du transfert fondée sur une adhésion de masse des psychanalystes à un mot d'ordre prescrit par le groupe, n'est pas en elle-même rédhitoire, elle est conforme au fonctionnement de n'importe quel groupe. Mais elle est en contradiction avec ce qui est exigé de l'analyste dans la direction de la cure. Dans une cure, ce dont il est question, c'est d'une singularité. Le patient est singulier. Cette singularité de l'analysant, réclame une position singulière de l'analyste. Les réponses qu'il est conduit à apporter à l'analysant doivent être singulières. L'analyste ne peut qu'affronter dans la solitude, cette entreprise si singulière qu'est une analyse. Il ne saurait y

¹⁵ Cf. *ibid.*, p. 391 & sq.

¹⁶ Publié dans *Imago, Internationale Zeitschrift für psychoanalytische Psychologie*, 1934, xx, n° 1. Conférence à la Société psychanalytique de Vienne du 8 novembre 1933.

répondre au titre d'appartenir à un groupe, dont il répèterait la doxa, dans des formes standards et ritualisées.

Avec sa référence à l'article de Jekels et Bergler, Lacan explore le problème de l'idéal du moi. Il signale que ce terme apparaît chez Freud dans son texte sur le narcissisme. Il rappelle ce qu'il a dit à Daniel Lagache sur la question de l'idéal du moi, en réponse au rapport que celui-ci avait présenté sur « Psychanalyse et structure de personnalité », lors d'un colloque. C'est dans l'écrit de sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » que l'on trouve le schéma optique¹⁷ qui est repris ici, où Lacan situe les rapports respectifs de l'idéal du moi et du moi idéal. Il considère que mettre l'analyste en position d'idéal du moi est une résistance. Il est nécessaire que l'analyste s'extrait de cette relation. S'il ne le fait pas, l'analyse s'éternise, ne progresse pas et ne peut pas atteindre son terme. Ce qui n'a jamais été dit jusqu'ici, signa-t-il, c'est ce que devient l'analyste à la fin de l'analyse, à savoir qu'il est laissé tomber. Ce destin de l'analyste, comme objet chu à la fin de la cure, n'a pas trouvé grâce aux yeux des analystes. Leur résistance, face à cette issue les condamnant à être le déchet de l'expérience, les a conduits à maintenir l'idée que la position juste de l'analyste était d'incarner un idéal.

Lacan récuse la réponse massifiée des analystes. Celle-ci indique que les analystes mutualisent leur angoisse face à l'horreur que leur inspire l'acte analytique. Ils partagent la difficulté, ils se serrent les coudes et se règlent tous sur le même cap. Ils ne répondent pas vraiment à ce qui leur est demandé, ils se protègent en partageant le risque. C'est un tel partage du risque que réalise une mutuelle. Lacan dénonce dans le mouvement analytique cette mutualisation de l'acte analytique, jusqu'à définir l'IPA comme une SAMCDA, c'est-à-dire une Société d'Assistance Mutuelle Contre le Discours Analytique. La mutualisation protège d'avoir à affronter seul une position singulière, en s'associant à d'autres, en répondant comme les autres, d'une seule voix.

Lacan stigmatise ce refus de l'analyste face à son acte et met en avant le vrai problème que celui-ci doit affronter. « L'analyste, en tant qu'il est l'analyste, lui tout seul, et maître à bord, est mis face à face à son action. Il s'agit pour lui de l'approfondissement, l'exorcisme, l'extraction de soi-même, indispensable pour qu'il ait une juste aperception de son rapport, à lui, propre, avec la fonction de l'idéal du moi, en tant que pour lui, comme analyste, et par conséquent d'une façon particulièrement nécessaire, cette fonction est soutenue à l'intérieur de ce que j'ai appelé la masse analytique. »¹⁸

Il faut que l'analyste ait découvert, dans l'analyse, la fonction de l'idéal du moi pour lui, et ce que cet idéal du moi recouvrait, c'est-à-dire ce qu'il est lui-même comme objet petit *a* pour l'Autre, pour occuper la place à laquelle il prétend dans la conduite de la cure. « S'il ne le fait pas, ce qui se produit est ce qui s'est effectivement produit, à savoir un glissement de sens, qui ne peut d'aucune façon être conçu à ce niveau comme à demi extérieur au sujet et, pour tout dire, comme une erreur. Ce glissement, au contraire, l'implique profondément, subjectivement. »¹⁹ Lacan implique un glissement de sens de l'idéal du moi au moi idéal. Il réfère ce glissement de sens à la position en masse de l'analyste.

Le point important est la nécessité pour l'analyste d'assumer la solitude de son acte, à l'opposé de d'une réponse en masse. À la réponse collective fournie par l'IPA, Lacan oppose la solitude de l'analyste dans son rapport à la cause analytique. Ceci le conduit à affronter l'impasse du groupe analytique en créant une école de psychanalyse qui fasse droit à la singularité de l'acte analytique. Voici comment il s'exprime lorsqu'il fonde son École en 1964 : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse »²⁰. Ce qu'a voulu Lacan, avec la création de l'École freudienne de Paris, c'est une institution dans laquelle chaque analyste est renvoyé à la solitude de son rapport à la cause analytique.

C'est ce que J.-A. Miller a appelé l'École comme sujet.

¹⁷ Cf. Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : “Psychanalyse et structure de la personnalité” », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 674.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 393.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Lacan J., « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.